



PETIT COURRIER DES DAMES,



ANNONCES

DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

S'IL est une mode qui doit survivre au tems, aux saisons, aux imitations, c'est celle des blondes; malgré leur longue existence, jamais elles n'ont été plus recherchées, plus généralement employées qu'aujourd'hui: aux promenades, aux spectacles, on aperçoit peu de chapeaux qui n'en soient richement garnis; les mantilles, pélerines, collets, ruches, etc.,



— tout est en blonde. Celles employées pour garnitures de robes de soirées montent jusqu'à deux et trois cents francs l'aune.

— De deux à quatre heures, lorsque le soleil vient rendre agréable l'approche des Tuileries, on voit les équipages se ranger en double ligne le long de la grille des Feuillans, et la terrasse se remplir de jeunes, jolies ou élégantes promeneuses. Les unes arrivent encore avec tout l'attirail de l'hiver : manchons, boas, fourrures dans tous les genres; d'autres, modifiant leurs costumes, ne portent, sur leur robe guimpe ou leur redingote en velours, qu'un boa de zibeline ou une pélerine d'hermine, accompagnement parfait pour toute espèce de toilettes. On y voit aussi des manteaux dont les collets immenses attestent la nouveauté; les plus distingués sont à larges raies noires sur fond rouge ou bleu; quelques-uns, en cachemire uni, sont brodés tout autour en soie.

— Beaucoup de chapeaux en velours noir sont ornés de plumes plates noires, et le dedans de la passe de quelques rubans roses ou bleus découpés en feuillages. Le nombre des chapeaux ou capotes en satin rose, bordés d'un demi-voile de blonde, s'accroît tous les jours. On en voit aussi en satin bleu doublés de blanc, ornés de rubans, et de blondes blanches qui sont très-jolies. Les saules blancs ne sont pas encore hors de faveur; on en voit sur des chapeaux en velours *éminence* ou vert.

— Sur vingt robes de promenades, on en voit dix en satin noir, toutes à larges ourlets surmontés de ganses, petits plis ou liserés. Les autres robes sont en velours noir ou violet, fermées sur le devant par des boutons d'or, des boucles ou des agrafes. Celles qui ne sont point en redingotes sont souvent ornées de passementeries au-dessus de l'ourlet. Beaucoup conservent encore leur garniture en martre au bas du jupon, et alors une large bande de martre entoure la pélerine pareille à la robe.

— Les mérinos brochés et imprimés en couleur sont encore très-bien portés pour les toilettes négligées; on garnit presque toutes ces robes d'un volant en rideau, et la pélerine pareille est aussi entourée d'une très-haute garniture.

— Pour être de bon genre, toutes les robes en mérinos uni doivent être brodées en soie au-dessus de l'ourlet, ou avoir un haut volant également brodé.

LA COQUETTE.

La voyez-vous, au milieu de ce salon, cette petite femme, aux cheveux cendrés, à l'œil vif et malin, au souris plein d'amour? Sa robe de crêpe blanc paraît tenir à peine sur ses jolies épaules, et une guirlande de roses semble posée par hasard sur son front. Elle est entourée d'hommages, de flatteries; elle attire tous les hommes, et tous auprès d'elle semblent trouver du charme; elle a l'esprit de les rendre contents d'eux, certaine alors qu'ils seront contents d'elle. S'approche-t-il quelque vieux militaire? elle prône la valeur et vante la gloire d'Austerlitz et d'Iéna, en passant sur son front des doigts de lis et de rose. Quelques jeunes disciples de Thémis paraissent-ils l'écouter? elle met au-dessus de tout mérite celui de l'éloquence, et place à l'apogée le talent de la tribune, en avançant négligemment un petit pied façonné pour l'amour. Un jeune homme, à peine sorti de sa philosophie, vient-il afficher quelque froide maxime? elle admire la sagesse de Solon, et laisse apercevoir un sourire qui eût inspiré la lyre d'Anacréon. Jamais coquette enfin ne parut plus parfaite; jamais femme du monde ne parut réunir plus de moyens de séductions, plus de désirs de plaire: légèreté dans les discours, coquetterie dans le sourire, gaieté dans le regard; elle semblait tout posséder pour animer, charmer, tromper peut-être. et pourtant elle ne trompait personne, car elle jouait avec ses charmes comme l'enfant joue avec des hochets ou des fleurs; par les mêmes armes elle attirait et repoussait la galanterie, et, sous ce triple rempart de coquetterie, son cœur, en apparence insensible et frivole, déroba le soupir qui s'échappait pour un seul, tandis que sa bouche accordait mille sourires aux autres.

Mais ne la suivons point cette coquette aux yeux bleus, lorsque, retirée dans sa chambre, elle détache sa guirlande et dénoue sa ceinture. Peut-être alors une larme trouble-t-elle ces yeux si brillans, peut-être un sourire amer effleure-t-il ces lèvres agaçantes! Ici elle va reprendre toute l'existence de son cœur; mais ici nous devons aussi arrêter notre tableau; car appartiendrait-il à la plume d'une femme de découvrir le cœur d'une autre femme? et devons-nous apprendre comment notre coquetterie peut être comptée comme une vertu,

en nous servant à dissimuler, aux yeux de la société, la faiblesse de notre cœur, et à ne jamais laisser deviner l'empire, trop dangereux peut-être, que l'on pourrait avoir sur notre imagination.

LA POLICE DES VOLEURS

SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

Sous l'administration de MM. de Sartines et Lenoir, les filous étaient privilégiés, et il y en avait bon nombre dans Paris. M. le lieutenant-général se souciait peu de les réduire à l'inaction, ce n'était pas là son affaire; seulement il n'était pas fâché de les connaître; et, de tems à autre, quand il les savait habiles, il les faisait servir à son divertissement.

Un étranger de marque venait-il visiter la capitale? vite M. le lieutenant-général mettait à ses trousses la fleur des filous, et une récompense honnête était promise à celui d'entre eux qui serait assez adroit pour lui voler sa montre ou quelque autre objet de grand prix.

Le vol consommé, M. le lieutenant-général en était aussitôt averti, et quand l'étranger se présentait pour réclamer, il était émerveillé; car, à peine avait-il signalé l'objet, qu'il lui était rendu.

M. de Sartines, dont on a tant parlé et dont on parle tant encore à tort et à travers, ne s'y prenait pas autrement pour prouver que la police de France était la première police du monde. De même que ses prédécesseurs, il avait une singulière prédilection pour les filous, et tous ceux dont il avait une fois distingué l'adresse étaient bien certains de l'impunité: souvent il leur portait des défis; il les mandait alors dans son cabinet, et lorsqu'ils étaient en sa présence: « Messieurs, leur disait-il, il s'agit de soutenir l'honneur des filous de Paris; on prétend que vous ne ferez pas tel vol... la personne est sur ses gardes, ainsi, prenez vos précautions, et songez bien que j'ai répondu du succès. »

Dans ces tems d'heureuse mémoire, M. le lieutenant-général de police ne tirait pas moins vanité de l'adresse de ses filous que feu l'abbé Sicard de l'intelligence de ses sourds-muets; les grands seigneurs, les ambassadeurs, les princes,

fai-
pire,
notre

, les
dans
luire
était
l les

vite
des
en-
ou

aus-
ner,
qu'il

tant
pour
du
gu-
vait
pu-
lors
Mes-
lous
er-
, et

gé-
ses
ds-
es ,





Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra :
Coiffure Exécutée par M^r. Croizat rue de l'Odéon. Robe de crêpe Peint. Des magasins
de M^r. Barby, rue de Richelieu N^o. 89.

le roi lui-même, étaient conviés à leurs exercices. Aujourd'hui, on parie pour la vitesse d'un coursier; on pariait alors pour la subtilité d'un coupeur de bourse; et, dans la société, souhaitait-on s'amuser, on empruntait un filou à la police, comme maintenant on lui emprunte un gendarme: M. de Sartines en avait toujours dans sa manche une vingtaine des plus rusés, qu'il gardait pour les menus plaisirs de la cour; c'étaient d'ordinaire des marquis, des comtes, des chevaliers, ou tout au moins des gens qui avaient toutes les manières des courtisans, avec lesquels il était d'autant plus aisé de les confondre, qu'au jeu un même penchant pour l'ivrognerie établissait entre eux une certaine parité.

La bonne compagnie dont les mœurs et les habitudes ne différaient pas essentiellement de celles des filous pouvait, sans se compromettre, les admettre dans son sein. J'ai lu dans des mémoires du règne de Louis XV, qu'on les priaient pour une soirée, comme de nos jours on prie, l'argent à la main, le célèbre prestidigitateur M. Comte, ou quelque cantatrice en renom.

Plus d'une fois, à la sollicitation d'une duchesse, un voleur réputé par ses bons tours fut tiré des cabanons de Bicêtre; et si, mis à l'épreuve, ses talens répondaient à la haute opinion que la dame s'en était formée, il était rare que, pour se maintenir en crédit, peut-être aussi par galanterie, M. le lieutenant-général n'accordât pas la liberté d'un sujet si précieux. A une époque où il y avait des grâces et des lettres de cachet dans toutes les poches, la gravité d'un magistrat, quelque sévère qu'il fût, ne tenait pas contre une espièglerie de coquin, pour peu qu'elle fût comique ou bien combinée: dès qu'on avait étonné ou fait rire, on était pardonné. Nos ancêtres étaient indulgens et beaucoup plus faciles à égayer que nous; ils étaient aussi beaucoup plus simples et beaucoup plus candides. Voilà sans doute pourquoi ils faisaient tant de cas de ce qui n'était ni la simplicité, ni la candeur. A leurs yeux, un roué était le *nec plus ultra* de l'admirable; ils le félicitaient, ils l'admiraient, ils aimaient à conter ses prouesses et à se les faire conter. Ce pauvre Cartouche, quand on le conduisit à la Grève, toutes les dames de la cour fondaient en larmes; c'était une désolation.

Mémoires de Vidocq.

L'ARIOSTE ET LE POTIER.

Un jour l'Arioste passant auprès de la boutique d'un potier, l'entendit chanter une stance de *l'Orlando Furioso* ; retenu, captivé par le charme de la poésie qui avait fait ses délices et sa gloire, l'Arioste écoute et ne tarde pas à s'apercevoir que l'ouvrier l'estropiait horriblement, changeant un des plus beaux passages du poème en une misérable rapsodie dépourvue de sens comme d'harmonie. Sa fureur devient telle tout-à-coup, que saisissant une canne, il met en pièces tous les vases qui tombent sous sa main. Le pauvre diable, effrayé, désolé, demande à l'Arioste quelle raison il peut avoir de détruire l'ouvrage, la propriété d'un homme qui jamais ne lui a fait aucun mal. « Aucun mal ! vous m'avez fait le plus grand mal possible en estropiant mes vers : je suis l'Arioste, et je viens de vous prendre en flagrant délit contre moi. » Bien loin de vouloir indemniser le malheureux potier, il répète aux assistans attirés par le bruit : « Qu'il apprenne à chanter mes vers, je ne toucherai point à sa poterie. »

MÉLANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — L'opéra de *Moïse* a été repris avec un grand succès. Les loges étaient ornées de dames en brillantes toilettes ; les dilettanti de profession et les fashionables que le bon ton entraîne à leur suite, se pressaient en foule dans toutes les parties de la salle. Cette grande composition, si riche en beautés musicales, a été exécutée avec autant de talent que d'ensemble par Nourrit, Levasseur, Dabadie. M^{me} Dabadie a excité aussi plusieurs fois d'unanimes applaudissemens. Le talent de cette cantatrice est chaque jour mieux apprécié, et, comme actrice, elle fait des progrès remarquables.

La magnificence des décors, la richesse des costumes, toutes les pompes théâtrales enfin de notre première scène lyrique ont été prodiguées dans l'opéra de *Moïse*, de manière à assurer à la vogue de cet ouvrage, une de ces longues durées si rares dans les annales de la mode. Le divertissement réunissait les principales notabilités de la cour de Terpsychore ; mais il était aisé de s'apercevoir que la fête du roi Pharaon était sans charmes et sans attrait pour les dilettanti de la danse ; la reine des Grâces, la *Psyché-Taglioni* ne l'embellissait pas.

OPÉRA-COMIQUE. — M^{lle} Lemery, qu'on applaudissait l'année

dernière aux Variétés, vient de s'élever sur la scène de Fey-deau. Une physionomie gracieuse et spirituelle, la voix faible mais juste et d'un timbre agréable, une diction vive et beaucoup d'intelligence, forment l'apanage de la débutante. M^{lle} Lemery semble ainsi réunir toutes les conditions de succès nécessaires dans l'emploi de M^{me} Gavaudan, si tristement rempli depuis la retraite de cette inimitable actrice.

VARIÉTÉS. — *Cricri et ses Mitrons* fait faire de fameuses fournées au caissier de ce théâtre. Cricri est un classique, c'est-à-dire un boulanger selon l'ancienne école; le pain à la mécanique de son cousin *Gucusard-le-Balafre* lui donne des indigestions. La pièce est une parodie fort amusante du drame de *Henri III*. Elle est écrite en vers burlesques, quelquefois grivois, et souvent très-plaisans. *Saint-Pétrin*, dit *Chaud-Chaud*, prétend que :

..... lorsque l'on va chez son amant, le soir,
On peut tout oublier, excepté son mouchoir.

Lhéric, dans ce rôle, imite d'une manière divertissante Firmin dans le rôle de Saint-Mégrin.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — Le mimodrame des *Têtes Rouges*, qui n'avait obtenu qu'un succès douteux à la première représentation, s'est relevé au moyen de quelques coupures habilement faites. Plusieurs tableaux bien dessinés, des coups de théâtre d'un effet effrayant, les décorations et le jeu de l'acteur chargé du rôle du chauffeur Schinderrannes, suffiront pour amener tous les amateurs du genre terrible à ce spectacle.

— Voici quelques particularités curieuses sur le célèbre Anglais sir Francis-Henry Egerton, qui vient de mourir à Paris ces jours derniers. Il était membre de la Société royale de Londres, prébendais de Durham et recteur de Witchurch (comté de Salop). Il était le dernier fils de Jean, évêque de Durham; et d'Anne Sophie, fille de Henry de Grey, duc de Kenth, frère et héritier du riche duc de Bridgewater. Délivré de bonne heure de toute espèce de tutelle, et possesseur d'une fortune considérable, même en Angleterre, M. Egerton, après avoir fait d'excellentes études, visita les diverses cours de l'Europe, où son esprit, ses avantages extérieurs et le luxe qu'il déploya, le firent remarquer. Il savait parfaitement le latin, le grec, les langues orientales et la plupart des langues d'Europe. Il a publié plusieurs ouvrages estimés. Possesseur d'une riche bibliothèque, il avait rassemblé au-delà de cent mille pièces originales, dont quelques unes sont du plus haut intérêt. Parmi ces dernières, on doit compter les *Procès-verbaux des États de Blois*; la *Correspondance de Henri IV et d'Élisabeth*; la *Correspondance de presque tous les ambas-*

sadeurs de France sous Louis XIV, etc. Soixante volumes in-folio composent le catalogue de cette collection, dont le dépôt central est à Londres, et dont il avait décidé que le public n'aurait la jouissance qu'à sa mort. L'un de nos meilleurs poètes tragiques, Crébillon, dont la pauvreté avait accru la fierté naturelle, disait souvent, lorsqu'il fut devenu misanthrope : « *J'aime les animaux depuis que je connais trop bien les hommes..* » On peut appeler manie plutôt que sensibilité le goût qu'il avait pour les chiens et les chats. Il en avait rempli la retraite obscure dans laquelle il vivait; il ramassait dans les rues ceux qui l'intéressaient davantage : les plus malades et non les plus beaux avaient la préférence. Sir Egerton ne le cédait en rien, à cet égard, à Crébillon. Il a entretenu fort long-tems une meute de quinze roquets, dont chacun portait un collier d'argent à double rang de grelots. Qu'on se figure le bruit que faisaient ces animaux en prenant leurs ébats dans le cabinet du noble et grave lord, et le singulier spectacle qu'offraient quinze grands laquais portant chacun de ces roquets sous le bras. Deux de ces chiens, objets de la prédilection particulière de sir Egerton, avaient été admis aux honneurs de sa table. On leur attachait une serviette; mais l'un d'eux, qu'une indigestion pouvait excuser, ayant satisfait sur son fauteuil à un besoin qu'il ne devait satisfaire que dans la cour, fut condamné à revêtir la livrée de son maître, à être privé pendant quinze jours de l'honneur de le voir, et à rester avec les valets dans l'antichambre. Comme elles paraissaient humiliées, ces pauvres bêtes, avec leur habit jaune, leurs culottes rouges et les trois bandes sur le dos! Sir Francis avait trouvé le moyen de se procurer, sans sortir de chez lui, le plaisir de la chasse. On l'a vu quittant le vêtement chaud et moëlleux du matin, endosser une veste de la couleur consacrée, passer ses jambes paralysées dans des culottes de peau et des guêtres de cuir, et se faire porter dans son jardin, que son capitaine des chasses avait préalablement peuplé de trois cents lapins et de pareil nombre de pigeons et de perdrix auxquels on avait coupé les ailes. Muni d'une carnassière, de poires à poudre et à plomb, suivi de deux piqueurs et de trois chiens, et soutenu par trois hommes chargés de le maintenir dans une position verticale, il appuyait sur un autre ses bras débiles lorsqu'il voulait faire usage du fusil, et rentrait chez lui harassé de fatigue, après avoir abattu trois ou quatre pièces de gibier.

A ce Numéro est jointe la planche 624.